



Une production KEYSTONE FILMS - Produit par YOON SEOK NAM, EUGÉNIE DUMONT
Image EUGÉNIE DUMONT - Son GUILLAUME LOBBE - Montage MARIE LE GENISSEL - Musique WILLIAM GARDINER, ADÈLE BLANCHIN, LUC HETZ



HERITAGE FIGHT

DUEL EN TERRE ABORIGÈNE

Un film d'Eugénie Dumont



SORTIE LE 8 OCTOBRE 2014

CONTACTS

CINÉ-SUD PROMOTION

Claire Viroulaud - Assistée de Mathilde Cellier
5 rue de Charonne 75011 Paris
01 44 54 54 77
claire@cinesudpromotion.com

PROGRAMMATION

Charlotte Bolze : 06 64 91 20 54 - charlotte@docks66.com

DOCKS 66

Violaine Harchin : 06 18 46 24 58 - violaine@docks66.com
Aleksandra Cheuvreux : 06 99 70 92 87 - aleksandra@docks66.com
Marie-Anne Somda : 06 63 30 34 35 - marie-anne@docks66.com

23 rue des Martyrs 75009 PARIS
contact@docks66.com

www.heritagefight.com
www.facebook.com/heritagefight
twitter.com/HeritageFight



Au cœur de la dernière contrée sauvage d'Australie, une communauté aborigène, les Goolarabooloo, doit faire face au projet d'implantation de la plus grande usine à gaz au monde soutenu par le gouvernement.

Aborigènes et citoyens solidaires décident alors de s'unir pour défendre ce qui n'a pas de prix : une terre, une vision du monde, et plus que tout, un héritage culturel.

Commence alors un combat à l'issue inattendue...



COMMENT EST NÉE L'IDÉE DU FILM ?

L'élément déclencheur a été la lecture du best-seller de Marlo Morgan « Message des hommes vrais au monde mutant : Une initiation chez les Aborigènes » publié en 1990. J'ai toujours été intriguée par les capacités humaines dites « paranormales ». Dans le fond, c'est mon histoire personnelle qui me guide vers ces interrogations, je ressens le besoin de comprendre le fonctionnement du monde. Ce livre a éveillé une curiosité viscérale : il fallait que j'aille en Australie rencontrer ces Aborigènes. Après 40.000 kms à travers le pays, dans une aventure peuplée d'embûches et d'avis pessimistes, mais aussi de quelques encouragements comme celui du Parlement de Perth, j'ai rencontré le clan Goolarabooloo et les habitants de la ville de Broome. La culture aborigène existait donc encore mais pour combien de temps ?

À mon arrivée à Broome, le combat était déjà entamé et mettait en exergue un

véritable choc des cultures. Les terres sacrées de cette tribu allaient être détruites pour l'implantation de la plus grande usine à gaz de la planète. En même temps que je découvrais jour après jour la somptuosité de leur philosophie, je prenais conscience du projet titanesque qui les menaçait. Je n'arrivais pas à croire qu'en moins de 200 ans la société blanche et nantie allait anéantir des millénaires de connaissances, de savoir-faire et d'harmonie entre un peuple et son environnement.

Face à l'arbitraire auquel ces citoyens se confrontaient, le film est devenu une réalité qui s'imposait. Forte et essentielle, l'histoire s'écrivait pour tenter de lutter contre une certaine idée du progrès imposée à tous par nos sociétés contemporaines et globalisées. Je suis restée pour témoigner de cette inégalité et j'ai assisté à un David contre Goliath des temps modernes.





QUELS ÉTAIENT LES ENJEUX EXACTS DE CE COMBAT ?

La péninsule de Broome s'impose comme l'entrée du milieu sauvage du Kimberley. Avec ses 424 500 km² - pratiquement la superficie de la France métropolitaine - et d'abondantes ressources naturelles, ces terres attirent inéluctablement l'attention des gros industriels.

Le secret de l'équilibre unique de Broome vient du respect de la Nature. Elle est considérée comme vecteur de spiritualité sans recherche de profit : aux antipodes de notre monde occidental.

Nul doute que si le projet d'usine avait vu le jour (Woodside n'a évidemment mené aucune étude sociologique sur les conséquences des agissements de leur entreprise et n'a été établi aucun programme palliant les nombreux problèmes engendrés), les loyers auraient triplé comme à Port Hedland, les petits

commerces auraient fermé pour laisser place aux grandes chaînes. Les familles de Broome se seraient retrouvées en marge dans des situations précaires, et très vite, le charme de Broome aurait disparu, au risque de voir la population aborigène diminuée et l'harmonie construite au fil du dernier siècle, annihilée en quelques mois.

Or, quand je suis arrivée, le projet d'industrialisation du Kimberley était d'ores et déjà une catastrophe à Broome, alors que la construction de l'usine n'avait pas commencé. Les familles étaient déchirées entre ceux qui souhaitent protéger le patrimoine, l'environnement, la culture, le mode de vie et ceux qui voulaient croire que cela leur apporterait un quelconque bénéfice. Cette lutte était donc très difficile à mener mais indéniablement nécessaire pour éviter le pire.

*« La culture aborigène existait donc encore
mais pour combien de temps ? »*



COMMENT EXPLIQUEZ-VOUS QUE CETTE POIGNÉE DE CITOYENS AIT PU RENVERSER UN PROJET DE 45 MILLIARDS DE DOLLARS ?

La détermination. Quand vous savez que c'est une question de vie ou de mort, rien ne vous arrête. Chacun, à un niveau individuel, a réalisé que se battre était une résistance essentielle. Mais il s'agit également, et peut être même surtout, de détermination collective.

Chez les Aborigènes, l'idée qu'un groupe d'individus est capable des plus grandes choses est puissamment enracinée. Cela fait partie du « Dreamtime », concept central pour l'ensemble des aborigènes

d'Australie et enseigné par les chefs spirituels des Goolarabooloo, Paddy puis à sa succession, Joe : si l'on veut rendre un rêve possible, il faut le rêver tous ensemble. Blancs comme Aborigènes ont choisi ensemble de sauver leur terre et leur culture.

A la différence de leur ennemi, ils avaient donc une Loi commune. Ils ne se battaient pas contre quelque chose mais bien pour ce rêve commun. C'est une force intarissable.

*« Si l'on veut rendre un rêve possible,
il faut le rêver tous ensemble. »*

COMMENT AVEZ-VOUS TROUVÉ VOTRE PLACE AUPRÈS DES ABORIGÈNES ?

J'avais 23 ans quand j'ai commencé le film. La jeunesse était certes un désavantage pour monter un projet de cette envergure mais un véritable atout pour m'intégrer aux Goolarabooloos ! Ils m'ont accueillie dans la famille comme une enfant à éduquer. J'ai rencontré timidement chaque membre de la tribu. Ma timidité était engendrée par leur réserve. Les Aborigènes ne donnent pas tout, tout de suite. Ils me racontaient un peu, puis s'arrêtaient. On en reparlerait plus tard... Je ne savais pas quand, le lendemain, la semaine suivante ? Je devais m'adapter à leur temporalité. C'est ainsi que, petit à petit, au rythme de la vie, se créent les liens, dans leur culture. Une amitié se développe à l'échelle d'une vie. Alors j'ai changé de rythme pour devenir comme eux et me fondre au paysage, caméra greffée à l'épaule.

Sans patience, je n'aurais jamais pu faire ma place, puisqu'il a fallu 6 mois de repérages et 4 mois de tournage. Je suis rentrée en France durant 6 mois pour préparer le tournage. A mon retour en Australie, j'étais très attendue par ceux avec qui je m'étais liée d'amitié lors des repérages. Fatigués déjà par des années de guerre juridique, ils avaient quitté le combat au corps à corps et d'autres avaient pris le relais. Frans, l'un d'entre eux, m'a présentée aux nouveaux combattants auprès de qui il a fallu trouver, une fois de plus, ma place. Jour après jour, mon équipe et moi avons dû prouver notre loyauté, effeuiller les écorces de prudence une à une, montrer que nous faisons partie du même camp, que nous étions ici pour nous battre à leurs côtés.



APRÈS DES REPÉRAGES AUSSI PAISIBLES, VOUS ATTENDIEZ-VOUS À DE TELLES VIOLENCES POLICIÈRES ?

Pas du tout ! Le tournage était une dualité permanente entre poésie de la culture aborigène et violence de la bataille. Ces deux aspects de l'histoire créaient une forme de contradiction qui était difficile à maîtriser en termes d'émotions et d'images mais qui, au final, permet de donner au film sa force et sa profondeur.

Si je devais évoquer le climax de cette violence, je citerais ce fameux jour du «Black Tuesday», le mardi noir. Ce fut une journée particulièrement longue et éprouvante où 120 policiers sont venus mettre un terme au barrage humain et permettre le début des travaux – et ce, alors que toutes les autorisations n'étaient pas délivrées. La police a attendu que les médias s'absentent pour agir violemment. J'étais le seul témoin avec une caméra viable. Par la suite, nous avons proposé nos images aux principales chaînes de télévisions mais la police les a menacées si elles diffusaient

quoi que ce soit. J'étais outrée de l'abus de pouvoir qu'exerçaient ces agents de police. C'était de l'intimidation pure et dure.

On peut dire que je n'étais pas préparée à une telle brutalité. J'étais partie sur une vision beaucoup plus poétique de l'écriture que je voulais donner au film. Je voulais transmettre l'innocence que j'avais pu ressentir sur ces terres. Je rêvais de lyrisme : des time-lapses témoignant du passage du temps et des astres, des mouvements langoureux et spirituels que permet le steadicam, et des chants d'oiseaux dont la symphonie célèbre l'instant nouveau.

Mais dans les faits, j'ai dû composer avec les contraintes du réel... Il a fallu contenir l'adrénaline des moments de tension, en n'oubliant pas de mettre en valeur le monde idyllique que l'on tentait de conserver.



« Dans le fond ce sont des gens heureux, très heureux, qu'on a interrompus dans leur sérénité. »



En choisissant mon matériel, je ne pouvais pas deviner qu'il aurait une telle pertinence sur le visage final du film. Plus les altercations prenaient de l'envergure, plus la caméra devenait urgente. Elle bougeait, elle tombait, elle poursuivait : perche volante et caméra à l'épaule, très pratique pour galoper dans la brousse et échapper à la police ou aux mercenaires de Woodside !

Mais dans cette rapidité de mouvement permanente pendant les phases de « combat », je ne me sentais pas assez utile humainement. Je voulais qu'on comprenne qui ils étaient vraiment. Les interviews face caméra m'ont permis de développer une autre approche, qui fut libératrice. J'avais la sensation d'être à l'écoute de leur détresse, d'être une confidente, et ainsi de les libérer de cette violence en leur permettant de la verbaliser. Elles se sont naturellement insérées dans le tournage comme des arrêts sur image pour prendre du recul sur un quotidien un peu fou. Et mieux repartir.

Même si la magie du documentaire tient à l'inconnu du réel, il était important pour moi de ne pas oublier mes premiers désirs. J'avais besoin de moments de liberté pour capturer la beauté de la nature et de leur culture, à laquelle je n'arrivais pas à renoncer. J'allais donc retrouver la plénitude du mode de vie goolarabooloo : emmener Richard pour le filmer à la pêche pendant 2 jours, poser la caméra sur le trépied et me reconnecter avec le paysage.

Ces moments-là étaient indispensables pour ne pas perdre de vue les raisons de notre présence et de notre engagement

dans ce combat : protéger la vie, cette terre, ce patrimoine, tant culturel que naturel, fascinant et selon moi vraiment extraordinaire.

A ce sujet, le montage a été exigeant car il a fallu sacrifier la majeure partie de l'aspect aborigène qui formait la toile de fond de mon écriture, pour laisser la place que réclamait le combat, qui s'était imposé dans l'histoire. Il fallait être si précis dans ses implications pour ne surtout pas commettre d'impair sur les tenants et les aboutissants politiques. Toute la structure du film s'en est trouvée modifiée : avant le tournage, j'avais deux trames qui se chevauchaient : le lyrisme aborigène et ses décors et l'information politique. Au montage, la troisième trame du combat au corps à corps a pris sa place. Primordial alors qu'imprévu.

Finalement, cette violence est devenue une chance pour mon film alors que cela aurait pu tout mettre en péril.

La musique a beaucoup aidé à créer un lien entre ces deux visages (lyrisme et violence). Pour retranscrire le combat en terme de musique, j'ai voulu créer un dialogue entre la musique classique et le didgeridoo. Je voulais qu'ils se rencontrent, qu'ils se cherchent puis qu'ils s'affrontent dans les moments de violence. On pourrait croire qu'ils sont en train de se battre, ou qu'ils dansent face à face. Pour moi c'était fascinant de voir ces personnes se défendre avec tant de véhémence, et de retour chez eux, retrouver la paix. Par exemple, Louise, est la personne la plus douce et la plus drôle qui soit ! Dans le fond ce sont des gens heureux, très heureux, qu'on a interrompus dans leur sérénité.



La profondeur de champ a également participé à créer ce rapport de force entre beauté et violence. Ayant tourné la majorité des plans avec un diaphragme f/2.8, on se retrouve avec beaucoup de flou dans l'action. Au départ je l'avais prévu pour la beauté de l'image. Car je crois que celle-ci tient à la beauté de son flou.

Malgré l'action et la caméra qui se devait mobile et réactive, j'ai voulu maintenir

cette décision artistique car je trouvais que ça apportait quelque chose à la narration : je choisisais au millimètre près quel était le cœur de mon sujet filmique.

Au début, j'étais déstabilisée et cela m'a pris quelques temps pour automatiser le changement de mise au point continu. Au final, je crois que ce choix technique a pu sublimer des moments de violence inattendus.

POURQUOI AVOIR CHOISI CE TITRE, EN ANGLAIS ?

Il me tenait à cœur de conserver la notion d'« Heritage », chère aux aborigènes. En anglais, ce terme signifie plus volontiers qu'en français « le patrimoine », ce que l'on se transmet de génération en génération. Les Aborigènes l'utilisent pour désigner le territoire et la responsabilité d'en prendre soin pour assurer le legs à la descendance. C'est donc à la fois une

valeur familiale et l'ensemble des biens, matériels ou immatériels, les entités ancestrales. La conservation du bagage spirituel va de paire avec la préservation du « Country », c'est-à-dire des terres, du monde physique.

Rien ne pouvait traduire cela avec autant de justesse en français.



QUELLE EST LA SITUATION ACTUELLE DE LA COMMUNAUTÉ ET OÙ EN EST LEUR COMBAT ?

Sur le plan local, la communauté a mené une lutte exemplaire qui, malgré les embûches, a finalement réussi à faire renoncer Woodside. La compagnie prétend que sa décision de retrait n'a aucun rapport avec la campagne communautaire. Mais cela va sans dire que les millions de dollars perdus semaine après semaine a forcément fini par les dissuader. Ils ont compris que rien n'arrêterait cette population. Rien n'avait plus de valeur pour eux que de sauver ce territoire.

Je crois que chacun d'entre nous aujourd'hui est capable de faire la même chose et de protéger son petit coin de paradis, du moment qu'il l'a décidé et qu'il est prêt à se faire arrêter, voire maltraiter, par la police, être étiqueté par les médias de rebelle, cinglé ou dissident. Ce type de résistance est une guerre des nerfs qui peut vous exposer, vous mettre en danger, vous abimer, mais aussi vous donner plus que tout, le sentiment d'avoir contribué à votre échelle à construire un monde, un peu meilleur. Que se soit en Amazonie ou à Notre Dame des Landes, le jeu en vaut peut-être la chandelle... Mais une bataille de gagnée, ne veut pas dire gagner la guerre.

Pour que l'on comprenne bien les enjeux, très concrets, de ce proverbe, je finirais par dire par exemple que le bras de fer entre Broome et Colin Barnett n'a pas eu que des effets positifs. Certes, la dizaine de procès a chaque fois permis de rendre justice et de prouver que les démarches de Woodside étaient illégales. Mais, Colin Barnett, à la tête du Parlement de son état (Western Australia) a tout simplement modifié les lois selon son bon vouloir pour les rendre légales. Ces modifications sont des dérégulations du système et facilitent aujourd'hui la destruction d'autres territoires convoités par les industries minières du monde entier, dont le gouvernement australien se frotte les mains. Le peuple qui se nourrit de ces terres paie le prix fort.

L'acharnement des entreprises minières et des gouvernements ne semblent connaître aucune limite : selon moi, il s'agit d'un génocide camouflé, de la mise à mort, lente mais inexorable, de tout un peuple. A Broome, les années de lutte ont eu raison de Joe. Il laisse derrière lui une communauté et une ville en deuil, sans guide pour l'avenir. A ce stade, je ne sais pas encore comment ils se relèveront d'un tel choc.



À PROPOS DES PERSONNAGES



JOSEPH ROE est le leader spirituel et le gardien de la Loi au sens culturel et social.

Paddy, son grand-père, a élu Joe pour le remplacer quand il était en âge d'être initié à la Loi. C'est à l'adolescence que les jeunes partent dans la brousse pendant des mois pour l'initiation : ils apprennent chaque lieu, chaque rituel. Fort de ce bagage culturel et spirituel, Joe s'est battu seul contre différents projets de destruction de son patrimoine pendant de nombreuses années.

Ce combat l'a épuisé, il a connu des moments terribles de pression des fédéraux, il a su refuser plusieurs propositions de millions de dollars. Mais il tenait toujours bon, même si ne plus avoir le temps d'aller dans la brousse était le plus cruel pour lui, il a consacré sa vie à la lutte, sans répit.

Début 2014, il a succombé à l'âge de 49 ans en laissant derrière lui une communauté, désormais sans guide.



TERESA ROE, tout le monde l'appelle « granny » (mamie) à Broome.

Elle est la fille du célèbre Paddy Roe qui a su créer un lien d'amitié entre Blancs et Aborigènes en adoptant un jeune Européen et en l'élevant comme l'un des siens. Paddy a également initié les marches du Lurujarri, des séjours de découverte et de partage avec le peuple goolarabooloo connus dans tout le pays.

Teresa est la digne fille de son père : elle a élevé, hébergé et initié

la moitié de la ville de Broome. Elle a toujours été convaincue que les empreintes de Marella (premier être créateur descendu de l'océan de l'espace sur Terre et qui donna la moralité à l'Homme) et de dinosaures seraient la clé pour empêcher la destruction de ses terres. Et en effet, l'étude paléontologique a joué un rôle déterminant pour freiner la spirale destructrice de Woodside.



LOUISE MIDDLETON est la personne qui a su réveiller la conscience citoyenne des habitants de Broome.

Elle a scandé haut et fort que cette usine n'était pas la bienvenue et surtout pourquoi. Elle a ouvert son blog quand Colin Barnett, le gouverneur, a annoncé que leurs terres étaient le lieu choisi pour l'usine.

Des années d'études de documents gouvernementaux, un suivi minutieux des entreprises engagées dans le projet, son blog a été bien plus qu'un site d'informations, c'est devenu un manuel de résistance face aux projets anti-citoyens du monde entier.

Elle a permis à tous de réaliser la nature monstrueuse, injuste et illégale de ce qui était en train de se passer. Elle est devenue le bras droit de Joe Roe, la sentinelle anticipant tous les dangers.



SHANE HUGUES habite à Broome depuis près de 15 ans.

Il a choisi de vivre avec sa femme le long de cette côte pour les spécificités culturelles et spirituelles qu'offre Broome. Il s'est plongé,

comme la plupart des citoyens de ce village, dans la culture aborigène grâce aux Goolarabooloo. C'est inspiré de leur philosophie, qu'il mène sa vie quotidienne et son combat à leurs côtés.

Chaque jour dans son 4x4 avant le lever du soleil pour observer les mouvements aux entrées de la ville, il a pu découvrir l'arrivée du premier bulldozer et l'empêcher d'agir en lui barrant la route et en s'accrochant sous les chenilles de l'engin par une pièce d'acier et d'une chaîne cadennassée.

C'est grâce à son action spontanée que le « blockade » a pu être installé en urgence sur la route menant à James Price Point pour lutter au corps à corps, de façon pacifiste mais efficace, en ne laissant passer que les touristes souhaitant profiter du jardin d'Eden.



RICHARD HUNTER est la superstar du Trail.

C'est un conteur. Il ne relate jamais deux fois de la même façon les histoires et légendes liées à la Création. Il explique le ciel et ses étoiles, la connexion entre toute chose, le soir autour du feu.

Il vit totalement en dehors du système occidental. Il s'occupe de prendre soin du territoire, et celui-ci prend soin de lui en retour. Il dit lui-même qu'il n'a pas besoin d'argent pour être heureux. Une bonne lance pour pêcher et le tour est joué.

Ce qui le différencie de ses deux frères « Law Boss » (gardien de la Loi), Joe et Phillip, c'est qu'il ne mène pas le combat de front, mais en s'efforçant de transmettre tout ce qu'il sait, notamment aux paléontologues qui étudient son territoire afin d'en assurer sa protection. Il est également monté au créneau en attaquant Woodside en justice pour la destruction illégale de plusieurs centaines d'hectares sans permis.

BIO-FILMOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE



Diplômée de l'Institut International de l'Image et du Son en 2009, Eugénie Dumont a travaillé en tant que directrice de la photographie sur de nombreux courts métrages et films documentaires tels que MING de Fen Tian et UN AUTRE SOUFFLE de Guillaume Lorre, sélectionné au festival de la Coupe Icare 2008. Elle a également réalisé plusieurs vidéo clips, courts-métrages et documentaires.

Avant son départ pour l'Australie, deux rencontres ont influencé le regard de cette toute jeune réalisatrice. Deux grands noms du cinéma français. Sur les plateaux, c'est Carlo Varini qui l'a beaucoup inspirée en termes de photographie des films. Et dans les salles obscures, c'est Alain Guarda, qui est devenu son mentor pour l'étalonnage.

FILMOGRAPHIE // **Héros d'un jour**, 11', docu-fiction, 2009 // **Aérothérapie**, 3'20", documentaire, 2007 : Prix Spécial du Jury au Festival International du Film Aérien de Châteauroux 2008 // **Homophobia**, 5', animation, 2006.

FICHE TECHNIQUE DU FILM

Titre original : Heritage Fight
Année de production : 2012
Durée : 90 minutes
Format de tournage : HD - 16/9 - couleur
Son : Stéréo
Langue originale : Anglais
Sous-titres : Anglais, Français
Sous-titrage : LVT

Écrit et réalisé par : Eugénie Dumont
Producteurs : Yoon-Seok Nam, Eugénie Dumont
Production : Keystone Films
Dir. de la photographie : Eugénie Dumont
Montage image : Marie Le Genissel
Etalonnage : Richard Pelmar
Son : Guillaume Lorre
Montage son : Alix Marvaud
Mixage son : Maxime Singer, AOC Prod.
Mixage musique : Antoine Villette, Twin Arrows Prod.
Musique : William Gardiner, Adèle Blanchin, Luc Heitz
Graphisme : Nessim Chebaane

SÉLECTIONS EN FESTIVALS

- Festival International du Film Documentaire Océanien (Tahiti, 2014)
 - International Film Festival (Melbourne, 2013)
 - Festival de Films de l'Environnement (Montréal, 2013)
 - Festival International du Film d'Environnement (Paris, 2013)
 - FICMA (Barcelone, 2013)
 - Festival International du Film Insulaire (Groix, 2012) : **PRIX DU PUBLIC**
 - Rencontres internationales du cinéma des Antipodes (St Tropez, 2012)
-

